

POURQUOI GRIMPE-T-ON?

Article no.5

C'est ainsi que, le 8 juillet 1984, Kevin O'Connel et ses compagnons de cordée, Carl Lund et David Lindsay, se retiraient dans leur camp avancé à 3,450 mètres, sur l'un des versants du Mont Huascaràn dans la cordillère Bianca. Ils étaient tous prêts pour effectuer les dernières lancées pour atteindre le sommet situé à 6,768 mètres.

Mais durant la nuit, ce point culminant des Andes au Pérou, en avait décidé autrement. Leur camp fut emporté par une avalanche. Sur une période de cinq ans, nous venions de perdre quatre alpinistes canadiens dans ce massif, dont un second Québécois. Devait-on croire, que les Dieux Incas sacrifient nos meilleurs éléments pour mieux nous faire comprendre que l'on ne pouvait impunément s'attaquer à leurs montagnes sacrées? Ou, devons-nous plutôt réaliser, que notre jeune et verte expérience commune soit immature?

C'est avec un sentiment d'amertume, mélangée de culpabilité (En effet, je me sentais partiellement coupable de cet accident, ayant cru bien agir en faisant la promotion de l'alpinisme au Québec), que j'observe avec regret, le matin des funérailles de Kevin, à la chapelle du collège Loyola à Montréal, sa jeune veuve enceinte, Christine. Quel triste sort me suis-je dit, sont réservés aux épouses des alpinistes qui disparaissent subitement! J'essayais d'imaginer cette jeune maman, qui devrait un jour, trouvé le moyen de raconter et expliquer à son enfant, où et comment son père a disparu et, pour quelle raison valable!

Cette scène je l'avais vécue déjà, pour la première fois en 1959. En effet, durant ce bel été qui suivait ma première saison dans les Rocheuses avec Bernard Poisson, Pierre Garneau ainsi que F.X. Garneau, cette fois *Ben* se retrouvait avec Rodolphe de Repentigny et d'autres membres du *CMC*. C'est par la radio locale, que j'ai appris avec stupeur, qu'un Québécois se soit tué en tombant au fond d'une crevasse sur le glacier Victoria, qui fait face au lac Louise. Pour moi ça ne pouvait être qu'un membre du *CMC*.



En effet, quelques heures plus tard, Françoise l'épouse de Rodolphe m'a suppliée de me rendre à sa résidence. Elle était complètement brisée et désespérée. Sa petite Dominique, l'enfant unique du couple, n'avait que cinq ans. En entrant dans leur demeure, j'ai senti pour la première fois de mon existence, à 26 ans, à quel point la vie pouvait être cruelle et n'était en fait, qu'une absurdité.

Une semaine plus tard, les membres du *CMC* se retrouvaient en tenue d'alpiniste à l'église de Val-David. Six d'entre nous, avons transporté en terre cet ami et formidable compagnon, qu'était Rodolphe. Il devenait le premier alpiniste du Québec mort en montagne. Sur son cercueil nous avons déposé sa corde, ses pitons et ses mousquetons, avant qu'il soit inhumé dans le cimetière du village.

Un an plus tard, la cérémonie prenait une tout autre allure. En effet, Louise Huot et moi, après la cérémonie de notre mariage, avons la joie d'avoir une haie d'honneur à la sortie de la même église; d'un côté, les amis du *CMC* avec leurs piolets et de l'autre, ceux du *Ski Club Val-David* avec les cannes de skis. Comme c'est étrange de constater à quel point les événements de la vie peuvent être paradoxaux!

Louise Huot Lavallée aurait moins à souffrir cette tension que plusieurs épouses d'alpinistes ont à subir, au même titre que les femmes des marins, qui doivent partir en mer. En effet, j'avais eu la chance de marier une *varappeuse*, donc, plus propice à comprendre et à accepter les risques objectifs et subjectifs rattachés à notre passion. Plus tard, elle deviendra la première femme du Québec et du Canada, à enseigner comme professeur de stages à la formation de cadres de la *FQM*, à l'*École Québécoise des Sports de Montagne*. Nous aurons elle et moi, le plaisir de faire l'ascension de la *Devil's Tower* au Wyoming. Là aussi, elle sera la première femme à atteindre le sommet de ce *monument national*. Quelques jours plus tard, nous avons fait l'heureuse connaissance d'Yvon Chouinard (J'aurai l'occasion de vous en reparler dans un article suivant).

Quelques années plus tard, nous perdions un autre jeune ami très cher. Il faisait souvent cordée avec Bernard Poisson ou moi. Robert Cartier était bourré de talent et éventuellement on le considérait comme une de nos meilleures relèves. Cette fois-ci, son compagnon de jeu était un autre membre du *CMC*, grimpeur originaire de Paris, René de Lahaye.

Par une belle journée de la canicule de juillet, ils avaient opté pour faire de la voile au lieu d'aller grimper. Ils sont donc partis en direction du lac St-Louis faire un autre type de *manœuvres de cordes*. Mais soudain, comme seul ce lac peut en provoquer, une tempête s'est levée. L'embarcation a viré de bord et Robert a reçu le bôme sur la tête. Il est tombé à l'eau et a disparu. Le bateau filait à toute allure à ce moment-là. Rien n'a pu être fait, le lac était déchaîné. C'est en sa mémoire que, Maurice Charbonneau (ci-dessous), et moi, quelques semaines plus tard en août 1966, avons donné son nom, *la Robert Cartier*, à la première grande voie ouverte au mont Nixon à Tremblant. Robert et moi avons prévu la faire ensemble!

En 1967, lors de ma participation à une émission à Télé-Métropole en compagnie d'André Hébert pour raconter notre expédition Centenaire au Yukon, je me suis fait interpellé par le professeur Jacques Lebrun qui faisait la météo à ce moment-là sur cette chaîne. Il avait assisté au déroulement de notre entrevue et me dit ceci; *Il faut être fou pour faire un pareil sport, vous avez des attitudes suicidaires!* En apparence peut-être! Pour aider ce genre de personne à chasser leur anxiété, je leur donnerai raison, car ils n'ont pas eux, ce besoin de faire ce que nous faisons. Jacques Lebrun qui est belge d'origine, voulait peut-être faire allusion à la mort tragique du roi Beaudoin de Belgique, dans un accident de montagne. Lebrun, avec un nom pareil, ne démontrait certainement pas l'audace et le courage que possèdent les alpinistes, qui n'ont pas l'habitude eux de tacher leur pantalon de cette couleur dans des circonstances difficiles.

La mort et, la perte d'un compagnon de montagne, nous incitent très certainement, à réfléchir! J'avoue volontiers qu'on est plus apte à le faire, quand on prend de l'âge. Au contraire, quand on a vingt ans, on ne sent pas le besoin de réfléchir sur la vie. Du point de vue psychologique, l'humain ne peut avoir le sentiment de vivre qu'à l'occasion d'une activité créatrice. D'autre part, si la Nature ne nous a pas doués d'un instinct qui nous ferait prévoir la date, le jour et l'heure exacts de notre mort, il en résulterait un sentiment tout à fait déprimant, capable d'annihiler toute volonté d'action et tout désir élémentaire de vivre.

La Nature ne nous a donc point donné cet instinct qui nous permet de deviner le moment précis de notre mort. Il en résulte que l'idée de la mort n'est pas une idée précise, mais plutôt un sentiment indéterminé *d'angoisse*. On ne peut pas dire que l'on ait peur de la mort, dans la mesure où la peur se réfère à un objet déterminé telle une chute de pierre par exemple. Mais l'angoisse, au contraire, n'évoque pas un objet déterminé, mais plutôt une présence vague et latente de signes annonciateurs. Comme la possibilité permanente de dangers extérieurs, de blessures que l'on pourrait s'infliger, ainsi la fatigue de l'organisme,

En fait, du point de vue psychologique, la présence en nous d'une mort certaine, est un signe qui prouve l'exercice de l'intelligence. Dans le développement de la personnalité, l'angoisse de la mort apparaît vers l'âge de quinze ans chez les garçons, c'est-à-dire avec la naissance de la réflexion de soi. C'est pourquoi il a toujours été recommandé de ne pas faire débiter les jeunes dans des voies difficiles en escalade rocheuse, en dessous de cette période d'âge. En général, l'humain a tendance à s'activer pour mieux fuir l'idée de la mort. Et sûrement pas l'inverse, comme l'affirmait le professeur de météo de *Télé-Métropole*.

« *Tant qu'on est là, elle n'est pas et, lorsqu'elle advient, on n'est plus là!* » dit Socrate. Il est donc plus utile de dégager l'enseignement, que peut apporter pour la vie humaine, le sentiment de la mort. La volonté de vivre totalement n'est-elle pas ce que l'on ressent, à la sortie d'une voie difficile, surtout quand on grimpe en tête? C'est bien ce que le débutant ressent après avoir passé son tout premier *passage clé*? C'est bien ce que l'on ressent quand on atteint le sommet d'une montagne vierge ou à la sortie dans une grande voie nouvelle?

Cette volonté de vivre totalement, qui est en fait qu'une réaction inconsciente au sentiment de la mort, peut s'exprimer, comme l'a montré, Albert Camus, dans le *désir immodéré* de jouir de la vie. Le professeur Lebrun aurait dû employer ce terme, plutôt que de nous traiter tous de fous!

C'est bien ce qui nous anime tous, n'est-ce pas? C'est ce qui vous fait planifier vos fins de semaine d'escalade de rocher ou de glace? C'est bien ce qui vous fait rêver de gravir un jour de très hauts sommets? C'est ce qui peut aussi vous amener au bout du monde? Et c'est ce qui a animé pendant toute leur vie, John Brett notre pionnier de la montagne au Québec et son compagnon de cordée Fritz Wiessner, exemples par excellences de *ce goût de jouir de la vie*. Avez vous, l'impression que j'ai répondu en partie à la question, *Pourquoi grimpe-t-on?*

Il ne reste donc plus que vivre pleinement notre vie, à agir au maximum dans *la voie* où notre volonté et les circonstances nous ont placés. C'est exactement ce que Robert Cartier, Kevin O'Connel, Jean-Pierre Cadot (voir l'article no.4) et Rodolphe De Repentigny avaient choisi de faire. C'est aussi ce qu'avait choisi de faire le plus jeune des frères Roy, qui vivaient pleinement cette joie, à la sortie de la défunte *Tour Rouge* à St-Hilaire. Mais la satisfaction d'avoir rempli pleinement ses désirs lui fit malheureusement oublier pour un instant, les règles de prudence. Il perdit pied et fit une chute fatale. Il n'avait que 17 ans! Beaucoup plus tard, alors que j'étais gardien du *parc Régional* à *Val-David*, j'ai à nouveau constaté une autre *erreur de jeunesse* qui a provoqué la mort d'un grimpeur du même âge, qui sait retrouver inerte au pied de *l'Arabesque* au mont Césaire, après une chute de 138 pieds.

Il n'y a qu'une histoire problématique en ce qui concerne la mort, un néant inconcevable, qui doit être nourri par l'action. Autrement, j'aurais tendance à croire les conclusions D'Albert Camus et Jean-Paul Sartre, quand ils prétendent que *la vie est absurde*. Pour terminer, est-ce nécessaire de préciser qu'il est encore plus absurde de perdre la vie pour une banale oubli de sécurité? Je dois conclure en vous avouant un sentiment très profond que j'ai toujours eu pour ceux qui se tuent en montagne à cause d'une négligence; *Les absents ont toujours tort.*

Claude Lavallée à 17 ans



C.L et Maurice Charbonneau dans Shawangunks, en 1965.



Photo Denis Gravel.

Claude Lavallée et Maurice Charbonneau